PRÉFACE

Patrick Cauvin[1]

J'ai retrouvé en lisant ces pages la brume mauve des *jacarandas*. Elle nappe les jardins de Tananarive et, dans mon souvenir, elle est liée à l'essence même de la Grande Île, l'île Rouge, ce monde fait de splendeurs et de désastres qui, sur les planisphères, semble tomber de la poche béante de l'Afrique.

Jean-Pierre Vallée a vécu dans ces territoires extravagants. S'il est un terme qui ne lui convient pas, c'est bien celui de touriste, pas davantage celui de voyageur. Les hasards de sa profession l'ont fixé quelques années sur cette terre étrangère où ne manquent ni un cocotier en bord de lagon, ni des hordes d'enfants pataugeant sur des montagnes d'ordures.

Le vacarme des rues de Tana comme le silence des plages désertes de l'océan Indien ont été son quotidien. Il nous les restitue tels qu'il les a ressentis, sans apitoiement, sans technicolor.

Il se détache de ses impressions un portrait en creux de

1. Patrick Cauvin est l'auteur de *Villa Vanille* (Albin Michel, 1995), fresque flamboyante annonçant la fin de la présence française à Madagascar après les premières révoltes de 1947. (N.d.É.)

la population qu'il a pu croiser au cours de ces années : mendiants perdus des villes, chauffeurs de taxis, instituteurs, professeurs, hommes de ministères. Peu à peu se dégage de toutes ces rencontres ce que, faute d'un autre terme, on pourrait appeler l'âme malgache, mélange imprécis pour l'Occidental, une souriante aptitude à goûter la douceur de vivre alliée à une nonchalante et élégante prise sur le réel… Une sagesse peut-être, moins mystique que l'Asie et ses influences ne le ferait pressentir, moins bruyante et contrastée que pourraient l'annoncer ses racines africaines si proches.

Ce livre rassemble et expose quelques années de la vie d'un homme plongé dans une civilisation, un monde qui n'est pas le sien : sans a priori, sans céder aux sirènes d'un folklore si spectaculaire en ces latitudes, il raconte et nous révèle sa vérité sur ces villes, ces plaines, ces déserts. Le livre refermé, il reste des images, elles auront servi à nous rapprocher de la réalité de ce pays de cyclones, de misère et d'espoir. Chacun gardera en mémoire une séquence du film déroulé… Pour moi, ce sera, dans les rues en pente de Diégo-Suarez, la vision d'un vieux légionnaire installé à la terrasse de son bistrot et qui, chaque jour, assiste, immobile, à la lente montée du crépuscule sur l'océan Indien tout proche… ; l'heure où l'île s'endort et s'incendie.

© ONE éditeur.

INTRODUCTION

Madagascar ! Une île naufragée à l'Est de l'océan Indien. Que m'en reste-t-il ? Des objets, des images, des odeurs, des émotions, peut-être un peu de terre rouge dans le repli de mes pantalons, rien que du banal somme toute. Mais il y a plus ! Subsiste cet indéfinissable qui s'apparente à la magie, à l'intemporel, au sortilège. Un comble pour quelqu'un qui fréquenta un temps l'union rationaliste.

Rien dans ma tanière parisienne, lieu de tous mes retours, n'est fait pour oublier ce moment de vie qui aura duré quatre années. Dans chaque pièce, meubles, tableaux, sculptures, maquettes, minéraux témoignent des richesses et des talents de ce pays et me permettent, chaque jour, de continuer le voyage. Ils me rattachent à cette terre aimée et me replongent, si j'insiste un tant soit peu, dans mes émotions.

Mes tous premiers souvenirs de la Grande Île sont français et scolaires. Madagascar faisait encore partie de l'empire colonial : mille six cents kilomètres de long par six cents kilomètres de large, grande comme la France et le Benelux, située dans l'océan Indien sur le tropique du Capricorne, séparée de l'Afrique par le canal du Mozambique. Son climat est tropical au Nord et subdésertique au Sud. Mi-africaine, mi-asiatique, peuplée d'environ dix-huit millions d'habitants, elle fut administrée avant l'invasion coloniale française par quelques souverains, dont trois reines, durant la majeure partie du XIX[e] siècle. Elle retrouva son indépendance en 1960.

Puis, autre souvenir, vinrent ces drôles de petits hommes et femmes chantant et bondissant qui cherchaient le même marteau que Claude François, les Surfs[2].

Ensuite, les documentaires à la télévision et les dépliants touristiques, vantant avec un lyrisme exacerbé les charmes de l'île Rouge et l'hospitalité de ses habitants, firent naître le rêve. Il se concrétisa avec le Boeing 747 d'Air France qui,

2. Groupe malgache de six frères et sœurs, populaire dans les années 1960. (N.d.É.)

par un bel après-midi, me déposa avec famille et bagages sur le tarmac d'Ivato.

J'écrivais à un ami dans les premiers temps de notre arrivée :

« La chaleur et les cocotiers sont bien là. Les paysages sont autant de cartes postales colorées comme ces films des années 1960 saturés de technicolor. Les noms ici sont difficiles à prononcer, je vous livre celui d'un grand roi malgache Andrianampoinimerina pour vous entraîner. Mais c'est aussi un pays dans une profonde détresse économique, et personne n'imagine le mode d'emploi du redressement tant la société, avec ses corrompus, ses castes et ses traditions, est figée. Sauf peut-être les spécialistes du FMI ou de la Banque mondiale qui comme chacun sait ne sont pas des poètes. On passe de l'attendrissant lémurien au cul-de-jatte qui trouve sa nourriture sur les tas d'ordures. Les images émouvantes ne nous sont jamais épargnées. »

Mais au-delà du visible, dont la compréhension n'est jamais garantie, Madagascar dégage un charme impalpable qui séduit et qui envoûte. J'aimerais vous y emmener. *Tonga soa* !